

**ANGORA, CONSTANTINOPLE,
LONDRES; MOUSTAFA
KEMAL ET LA POLITIQUE
ANGLAISE EN ORIENT**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649158812

Angora, Constantinople, Londres; Moustafa Kemal et la politique anglaise en Orient by Berthe Georges-Gaulis

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

BERTHE GEORGES-GAULIS

**ANGORA, CONSTANTINOPLE,
LONDRES; MOUSTAFA
KEMAL ET LA POLITIQUE
ANGLAISE EN ORIENT**

Berthe GEORGES-GAULIS

ANGORA
CONSTANTINOPLÉ
LONDRES

Moustafa Kémal
et la politique anglaise en Orient



LIBRAIRIE ARMAND COLIN
103, Boulevard Saint-Michel, PARIS

Copyright nineteen hundred and twenty-two
by Max Leclerc and H. Bourrelier,
proprietors of Librairie Armand Colin.

ANGORA, CONSTANTINOPLE, LONDRES

CHAPITRE PREMIER

Les Origines intellectuelles du Nationalisme turc

Décembre 1921.

C'était à Tchân-Kaya, le 21 décembre 1921 ; j'allais bientôt repartir pour la France, après six semaines de travail intensif au cœur de la citadelle nationaliste. Dans le kiosque charmant que Moustafa Kémal avait mis à ma disposition, tout auprès de sa grande maison de pierre, au sommet de la colline qui fait face à Angora, je comptais, ce jour-là, pour hôtes, deux intellectuels turcs de marque : Hamdoullah Soubhi bey, Ruchène Echref bey.

Nous venions de causer longuement ; j'avais pris de nombreuses notes ; tous deux s'étaient donné mille peines pour me familiariser avec des questions difficilement accessibles à un étranger : « Quelles étaient les origines intellectuelles du nationalisme turc ? » Lorsqu'un mouvement s'étend avec une rapidité pareille, c'est que le fruit est mûr et que l'heure de la récolte a sonné ; tout cela suppose de longues préparations.

Mes deux interlocuteurs approuvaient. Nous avons souvent, déjà, abordé le sujet ; ils m'apportaient aujourd'hui les précisions

demandées sur la nouvelle doctrine qui s'efforce de rattacher le présent au passé, créant un inconnu formidable : cette force d'expansion que représente l'idée encore à demi consciente lorsqu'elle part à la conquête de tout un continent.

Je m'acharnais aujourd'hui à vouloir capter en entier ce que j'avais saisi fragmentairement au cours de mes derniers voyages.

Les deux hommes auxquels je m'adressais étaient passionnément voués aux lettres, passionnément patriotes comme le sont aujourd'hui les Turcs du monde entier.

Hamdoullah Soubhi bey, récemment encore ministre de l'Instruction publique à Angora, parle notre langue comme le plus lettré des Français. C'est lui qui l'imposa dans toutes les écoles d'Anatolie, bien avant qu'il fût question d'accord franco-turc, car lui et ses pareils se refusent à croire qu'il soit possible de vivre sans cultiver de près les lettres françaises. Ils les connaissent et les savourent comme bien peu d'entre nous sont en mesure de le faire.

Tout jeune encore, trente-six ans à peine, Hamdoullah Soubhi professe et écrit depuis seize ans. Son brillant élève, Ruchène Echref, est aussi un écrivain de marque. Je ne pouvais mieux m'adresser qu'à ces deux esprits si différents, faits pour se compléter l'un l'autre. Il suffirait de provoquer en eux quelques réactions vives, soit par une apparente incompréhension, soit par quelques contradictions injustifiées, pour déterminer le choc d'où jaillirait la lumière.

Quelques jours auparavant, j'avais été surprendre chez lui Hamdoullah Soubhi bey. Ma voiture avait franchi plus d'un obstacle, plus d'une rivière grossie par les pluies d'automne, mais, après les traversées difficiles, quelle vision charmante que celle de ce tchiflik perdu en pleine campagne ! A l'intérieur, donnant sur la grande galerie de bois, une pièce carrée, assez basse, était un véritable enchantement. Ce refuge d'un esthète contenait un petit nombre d'objets d'art sauvés de Constantinople, très peu, mais délicieusement posés : d'admirables tapis anciens, aux tonalités parfaites, quelques coussins, de vieilles faïences, des livres ; sur la paroi de bois, un précieux parchemin que j'eus l'imprudence d'admirer et qui devint le compagnon de mon retour.

De petites fenêtres et, dans leur encadrement, un incomparable paysage d'une finesse, d'un coloris merveilleux. Un rayon de soleil aussi doux, aussi nuancé que les couleurs exquises des coussins, un ciel du même bleu que celui des faïences et des tapis.

Très jeune sous des cheveux d'argent soyeux comme des cheveux d'enfant, le maître de la maison parlait d'une voix flexible, harmonieuse, avec cette éloquence dont toute l'Asie s'émeut. Il me décrivait le retour aux origines et comment, autrefois aussi, la nation turque sut se choisir un chef élu par elle à l'heure du danger.

Il montrait la série des conquêtes : Genghis Khan, Tamerlan, les Seldjucides. Ces masses immenses, se déversant toujours par cette même route qui va des confins de la Chine aux extrémités de l'Anatolie, avaient semé sur leur passage une partie des leurs; quarante-cinq millions de Turcs en sont aujourd'hui les descendants directs. Le berceau est le Turkestan, peuplé de Turcs. La langue turque est parlée à Samarkande et dans toutes les villes de l'Asie centrale jusqu'aux frontières de Chine.

« A ses débuts, la civilisation turque entre en contact avec la Perse, puis avec les Byzantins, ensuite avec les Arabes; elle subit ces divers courants; l'influence sémitique surtout la domine; mais, en Anatolie, le peuple turc livré à lui-même, oublié, négligé, reste ce qu'il était il y a trois mille ans. Il conserve sa sève, sa force. Sa religion est des plus simples : peu ou pas de superstitions, quelques croyances essentielles. L'Anatolie est positiviste et s'en tient en tout au minimum de formules. La maison de pisé, le *caghni*, le chariot primitif, voilà les éléments rudimentaires, mais solides, indestructibles; ils ont résisté à tous les ouragans. Ce sont eux qui, aujourd'hui encore, travaillent pour nous. »

Il fallait entendre toutes ces choses, habillées par l'esprit le plus charmant, le plus délié, avivé par le plus beau des regards. Très vite l'orateur né s'animait, développait sa thèse personnelle pour l'organisation de demain. Dans un raccourci puissant, il posait l'avenir : « Au lendemain de la paix, nous établirons définitivement le statut national; peu de modifications, en réalité, des améliorations de détail la base est déjà solidement implantée ».

Hamdoullah Soubhi est fils d'une Circassienne, il a le physique délicat qui rappelle les origines maternelles; il me décrivait le caractère si particulier des gens de clan, leurs accointances par les femmes avec le Palais, les privilèges qu'ils en ont retirés de tout temps, leur âpreté, leur beauté, leur intelligence assez courte: « Les Anglais ont fait d'eux le grand élément de l'intrigue politique en Anatolie, mais n'est-ce pas à cette intrigue même que nous devons le meilleur de notre force? Elle nous rend à nous-mêmes:

« Oui, je vous le disais, quarante-cinq millions de Turcs d'ici à Bombay: Turcs d'Azerbeïdjan, de Boukhara, du Turkestan, de la Perse, de l'Afghanistan, de l'Inde, Turcs des plateaux de Pamir, et tous ayant gardé leur langue; est-ce une force?

« En dehors des villes, liberté complète des femmes. Chez les Kirghizes, elles sont même plus indépendantes, plus dominatrices que les hommes. Dès que vous avez devant vous des nomades, l'égalité des deux sexes est absolue.

« Les Turcs chrétiens, d'après les historiens byzantins, sont les descendants de ces Turcs qui précédèrent en Anatolie les Seldjoucides et les Osmanlis. »

Nous parlions de l'avenir, des luttes inévitables et de l'action de ces petites républiques musulmanes du Caucase, dont l'Azerbeïdjan est le type le plus évolué, déjà très gagné à la formule nationaliste et prêt à reprendre sa pleine indépendance sitôt que la Russie actuelle traversera la crise de réorganisation. Hamdoullah Soubhi me décrivait Bakou, la cité des milliardaires qui cachent adroitement leurs richesses, et les superbes écoles, l'industrie florissante en plein développement, l'agriculture, les fermes splendides, enfin toute une civilisation mi-persane, mi-turque, où l'apport turc joue de plus en plus le grand rôle.

« Oh! me disait-il, si les Turcs ont subi l'influence des Chinois, des Perses, des Arabes, et surtout celle-ci, le caractère du vrai Turc est à peu près immuable et s'affirme toujours à nouveau après quelques abdications temporaires. Le Turc reste l'homme qui, aux heures du danger, se choisit un chef et se fait tuer pour lui; la vigueur de la race est telle que rien ne peut la réduire. »

J'avais vu, par moi-même, bien des fois en Anatolie la métamorphose rapide de ces jeunes gens venus de Constantinople presque à regret et se revivifiant en quelques semaines au point de devenir moralement et physiquement aussi vigoureusement trempés que les hommes de la première heure.

Alors, comme nous en revenions au mouvement intellectuel, grande arme du nationalisme, Hamdoullah Soubhi me découvrait la lutte entre les hommes de son espèce et l'ancien clergé, lutte adroitement patiente et prudente, recrutant les forces jeunes, rénovant la langue, éliminant l'excès des apports étrangers.

Chez Hamdoullah Soubhi, comme chez tous, je retrouvais la notion précise du péril intérieur, du péril extérieur, mais aussi le sentiment très net du chemin parcouru, et je notais, le soir, ce mot qui résumait plus d'une observation : « Tous ici comptent avant tout sur eux-mêmes ».

« La conviction que les Anglais veulent garder Constantinople, conviction répandue par toute l'Anatolie, contribue à nous tourner vers l'Asie. Ah ! l'Angleterre... »

Nous avions quitté le coin exquis voué aux arts, où tout était perfection dans la simplicité des revêtements de bois, et nous prenions le thé, tous ensemble, familialement, dans la longue galerie d'hiver, devant une table couverte de fruits, de gâteaux, de fleurs d'automne, de grands feuillages dorés. La fenêtre était ouverte, le poêle crépitait, un magnifique enfant gazouillait, des jeunes femmes riaient, et Ruchène Echref entraînait son maître et ami à reprendre la causerie que le départ allait bientôt interrompre. Déjà la nuit tombait ; nous avions une longue route à parcourir.

« Ce sont mes idées personnelles, ce ne sont pas celles du pacha que je vous exprime, me disait Hamdoullah Soubhi ; je dois même ajouter que, sur ce point, nous ne sommes pas toujours en plein accord ; lui est un homme d'État, placé devant les réalisations positives ; moi, je ne suis qu'un intellectuel. Je vois le retour au passé pré-islamique, l'affranchissement de la femme. Parmi nous beaucoup attendent une Sakharia politique. Quant à la philosophie du mouvement, elle se tourne vers l'Occident : nous implanterons en Asie la formation